AVIS. — Nulle traduction de cet ouvrage ne pourra être faite sans l'autorisation expresse et par écrit des auteurs, qui se réservent en outre tous les droits stipulés dans les conventions intervenues ou à intervenir entre la France et les pays étrangers en matière de propriété littéraire.

LE BAROMÈTRE DES AMOURS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES,

De MM. CLAIRVILLE et Jules CORDIER,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 11 Janvier 1853.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE BARON D'ESPARVILLE	M. DELANNOY.
LE COMTE DE BERNIS	Mlle CICO.
LAURE DE LANSAC	Mlle SAINT-MARC.
LA MARQUISE DE LANSAC	Mme CHAMBÉRY.
LA DUCHESSE	Mme CASTEX.
LE DUC	M. LÉONCE.
JULIETTE	Mlle CLARY.
BOURGUIGNON	M. ROGER.
Membres du conseil de famille (Hommes et Femmes)	

S'adresser, pour la musique exacte, à M. R. TARANNE, 15, rue Montmartre.

ACTE PREMIER.

VARIABLE.

Un jardin; à la droite de l'acteur, un bosquet; à la gauche, un pavillon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, LE BARON (1).

(Au lever du rideau, il fait demi-nuit, et l'on entend la pluie tomber, mais aussitôt après les premières répliques, la pluie cesse.)

LE BARON, *en dehors.* Plus vite, plus vite, je souffre le martyre. *(Le comte entre, soutenant le baron. Le comte est en costume de colonel aux gardes françaises et tient à la main un parapluie sous lequel il cherche à abriter le baron.)*

LE COMTE. Ayez confiance, mon oncle, M. de Nerville est le premier médecin de Versailles.

LE BARON. Diable de temps !

LE COMTE. Ce n'est qu'un nuage, mon oncle....

LE BARON. Un nuage, bourreau ! un nuage... Mais couvrez-moi donc, Monsieur!

LE COMTE. Pardon, mon oncle, mais j'ai si peu l'habitude...

LE BARON. Aïe!.. la douleur... je ne puis avancer... Où donc est-il, votre médecin?

LE COMTE, *désignant le pavillon.* Voilà sa demeure.

LE BARON. Je ne puis faire un pas de plus. *(Montrant le bosquet.)* Conduisez-moi là... Aïe! aïe!.. mais tenez donc mieux votre parapluie!

LE COMTE, *le menant sous le bosquet.* Allons, allons, mon oncle, du courage... voilà le temps qui s'éclaircit... tout à l'heure il sera magnifique.

LE BARON. En effet, cela va mieux... ce soleil... je me sens renaître.

LE COMTE, *fermant son parapluie.* Votre parapluie, mon oncle... *(Il le lui présente.)*

LE BARON. Non, garde... garde...

LE COMTE, *à lui-même.* Un colonel, le colonel de Bernis avec un... heureusement nous sommes arrivés. *(Haut.)* Mon oncle, puisque vous souffrez moins, nous pouvons...

LE BARON. Non, non... pas encore... après la pluie, ce soleil me fait un bien!.. Je t'ai brusqué tout à l'heure, il ne faut pas m'en vouloir, vois-tu, Georges!.. quand il pleut, je souffre, et quand je souffre, je ne vaux pas le diable.

LE COMTE. Enfin, vos douleurs se sont apaisées.

1 Le C. le B.

Digitized by Google

LE BARON, *se levant* (1). Oui, pour le moment, parce qu'il fait beau... mais il repleuvra.

LE COMTE. Vous croyez?

LE BARON. J'en suis sûr.

LE COMTE. Votre parapluie, mon oncle. (*Il le lui présente.*)

LE BARON. Non, garde, garde.

LE COMTE, *se contenant*. Elle peut venir, et.....

LE BARON. Je suis impressionnable comme un baromètre, et quand le temps est au variable, comme aujourd'hui, mon caractère subit toutes les variations de la température.

LE COMTE. Alors, mon oncle, pourquoi sortez-vous, et surtout pourquoi sortez-vous à pied?

LE BARON. C'est mon docteur qui m'ordonne de promener mon rhumatisme; mais il paraît que le gaillard n'aime pas la promenade.

LE COMTE. Peut-être abusez-vous un peu de vos moments de répit.

LE BARON. Qu'est-ce à dire, petit mauvais sujet?

LE COMTE. Dame! écoutez donc, sitôt que vous vous portez mieux, vous courez les fêtes, les bals, vous adressez vos hommages à celle-ci, à celle-là...

LE BARON. C'est encore par ordonnance du docteur.

Air de *Téniers*.

Mon docteur, qui doit s'y connaître,
Me permet la distraction.
LE COMTE.
Il vous la permet?
LE BARON.
Oui.
LE COMTE.
Peut-être,
Abusez-vous de la permission.
Jeune, on est fou, mais vieillard on est sage.
LE BARON.
C'est vrai, mais lorsqu'on est perclus,
On donnerait les vertus de son âge
Pour les défauts de l'âge qu'on n'a plus.

LE COMTE. Allons, mon oncle, puisque vous voilà tout à fait bien, entrons chez M. de Nerville.

LE BARON (2). Ma foi non! au diable la médecine quand je me porte bien!.. Tu vas me conduire chez la marquise, je verrai ta future, je préfère cela.

LE COMTE. En ce cas, c'est de ce côté... le pavillon que vous voyez là-bas.

LE BARON. Avant de me présenter, il faut que tu achèves de m'instruire, car enfin, je tombe des nues, moi... ce matin j'arrive du Mont-d'Or, où mon docteur de Paris m'avait envoyé passer deux mois... j'arrive à Versailles par le plus beau temps du monde, je te rencontre par hasard et tu m'étouffes en t'écriant : « Mon oncle, embrassez-moi, je suis le plus heureux des hommes, j'épouse ma cousine..... venez, que je vous présente à sa tante, etc., etc... » Enfin, j'apprends, au milieu d'un déluge de paroles, que tu es amoureux de mademoiselle Laure de Lansac, la nièce de madame la marquise de Lansac, notre alliée, et que cette marquise a accaparé dans son hôtel un M. de Nerville, qui est tout à la fois son médecin et le premier médecin de la cour... Émerveillé de toutes ces nouvelles, joyeux d'assister au mariage d'un colonel de dix-huit ans, curieux surtout de connaître sa prétendue... je me laisse conduire par toi; mais en chemin le temps change, la pluie tombe, mon rhumatisme fait des siennes et...

LE COMTE. Et vous grondez tout le long du chemin.

LE BARON. Il est certain que si tu ne m'avais pas fait un si pompeux éloge du médecin de la marquise, je ne serais pas venu jusqu'ici; mais enfin m'y voilà, le soleil brille, je ne souffre plus, et le docteur peut attendre... Parle-moi de ma future nièce... Vous aimez-vous bien? Est-elle aimable? est-elle jolie?

LE COMTE. C'est un ange!

LE BARON. C'est convenu; après?

LE COMTE. Prenez votre parapluie. (*Il le lui tend.*)

LE BARON. Non, garde, garde.

LE COMTE, *à part*. Enfin!

LE BARON. Nous disons donc que c'est un ange!

LE COMTE. Une beauté céleste!

LE BARON. Prends garde de m'en rendre amoureux.

LE COMTE. Vous, mon oncle!

LE BARON. Tu ris, parce que je n'ai plus dix-huit ans, parce que j'ai des rhumatismes... Malgré tout cela, si je voulais bien...

LE COMTE, *gaiement*. Oh! vous ne voudriez pas, un neveu!..

LE BARON. Oh! je n'ai pas la moindre délicatesse en amour. Vois-tu, ton oncle respectable, le baron d'Esparville, eh bien!... c'est ce qu'on appelle un vieux roué.

Air de *Turenne*.

J'ai débuté sous la Régence,
Où l'on m'apprit (que n'apprenait-on pas?)
Qu'un homme en toute circonstance,
Ne doit respecter les appas
Que des femmes qui n'en ont pas.
Je suis vieux, mais en conscience,
Je brûle encor du même feu;
Et je tromperais mon neveu
Pour faire honneur à la Régence,
Pour la gloire de la Régence.

LE COMTE. Eh bien! vous auriez tort, mon oncle, la Régence ne vous en saurait aucun gré.

1 Le C. le B.
2 Le B. le C.

Digitized by Google

LE BARON (1). C'est possible..., mais hâtons-nous, car le temps n'est pas sûr.

LE COMTE. Votre parapluie, mon oncle.

LE BARON. Mais tu m'agaces avec mon parapluie... est-ce qu'il te gêne?..

LE COMTE. Non, mon oncle, mais...

LE BARON. Alors, garde-le, et ne m'en parle plus... Ce diable de nuage qui vient là-bas... on dirait que ma jambe le voit venir... Vite, en deux mots l'histoire de ce mariage, et entrons.

LE COMTE. L'histoire est bien simple : c'est à l'influence de madame la marquise de Lansac, notre parente, que je dois mon régiment, et ce fut chez elle que je rencontrai mon adorable cousine... La voir, l'aimer, l'adorer, la demander en mariage et obtenir sa main, tout cela fut l'affaire de quelques jours. (*Pendant cette phrase, le théâtre s'est obscurci par gradation.*)

LE BARON. Aïe! quel élancement!

LE COMTE. Vous allez la voir, mon oncle... deux yeux magnifiques! une taille divine... et un pied...

LE BARON, *éclatant*. Sapristi! est-ce pour me rappeler ma jambe que vous me parlez de son pied... aïe! quelle douleur!

LE COMTE. En effet, il pleut...

LE BARON. Ouvrez, ouvrez donc le parapluie!

LE COMTE. Voilà, mon oncle.

LE BARON. Ah! morbleu! ah! ventrebleu! ah! tête-bleu!

LE COMTE. Hâtons-nous... il fera meilleur chez la marquise.

LE BARON. Au diable la marquise!.. conduisez-moi chez le docteur.

LE COMTE (2). C'est ici, voilà la porte.

LE BARON. Dépêchons.

LE COMTE. Si vous le permettez, mon oncle, je vous attendrai là.

LE BARON. Par la pluie?

LE COMTE. Oh! ça m'est égal.

LE BARON. C'est comme ça qu'on attrape des rhumatismes. (*Avec intention.*) Mais tu espères la voir, n'est-ce pas!

LE COMTE. Oui, mon oncle.

LE BARON. Eh bien! tiens, je te prête mon parapluie.

LE COMTE, *vivement*. Oh! je n'en ai pas besoin.

LE BARON. Garde! garde!.. aïe! quelle douleur!

AIR : *La Prima doba.*

Pour te maintenir sec,
Tu dois garder mon parapluie;
Mais au moins, je t'en prie,
Ne t'en vas pas avec.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Avec un grand respect
Je garde votre parapluie.
(*A part.*)
Ah! je n'ai guère envie,
De m'en aller avec.

LE BARON.

Pour te maintenir sec, etc.
(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE COMTE, *seul*. Que le diable l'emporte!.. moi qui voulais en l'attendant... Me voyez-vous me présenter chez la marquise, en uniforme, un parapluie à la main!.. où vais-je le cacher! ah! là... derrière ce bosquet... ah! mon cœur bat d'une force! quand je pense qu'elle est là, chez sa tante, et que bientôt .. je crois que c'est un rêve. Mon brevet de colonel signé par le roi, et dans trois jours, mon contrat de mariage signé par nos deux familles... colonel, et marié à dix-huit ans!

AIR : *Sturmm galop.*

Soldat de dix-huit ans,
Mari de dix-huit ans,
J'entre en même temps
Dans mes deux régiments,
Et morbleu, j'entends
Combattre en même temps
Les ennemis de mes deux régiments.
Si, pour une action d'éclat,
La France a besoin du soldat,
Je montrerai comme au combat
Le jeune colonel se bat.
Et si l'on courtise ma dame,
Morbleu!
Ventrebleu!
Sacrebleu!
Je jure, quel que soit l'infâme,
Et de quelqu'ardeur
Qu'il soit consumé pour ma femme,
Je jure qu'il verra beau jeu!
Car, toujours en guerre,
Aux champs de Mars comme à Cythère,
Partout l'honneur me conduira,
Partout je veux crier : Me voilà,
Hourra!
Et cependant, j'espère d'heureux jours;
Je ne voudrais pas combattre toujours,
Je veux vivre en paix avec les amours
Sans trompettes ni tambours.
Soldat de dix-huit ans,
Mari de dix-huit ans,
J'entre en même temps
Dans mes deux régiments,
Et morbleu, j'entends
Combattre en même temps.
Les ennemis de mes deux régiments.

(*S'approchant du bosquet et regardant à la cantonade.*) Mais que vois-je! une robe blanche... qui se promène avec une ombrelle par ce temps

1 Le C. le B.
2 Le B. le C.

Digitized by Google

affreux!.. se peut-il!.. ma cousine! et je maudissais mon parapluie! (*Il va au-devant de Laure qui entre.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, LAURE, *elle tient une ombrelle ouverte sur sa tête.*

LE COMTE. Chère Laure!..

LAURE, *d'un ton fâché.* C'est vous, Monsieur!

LE COMTE, *cherchant à l'abriter sous le parapluie.* De grâce, veuillez prendre mon bras.

LAURE. Bien obligée.

LE COMTE. Je vous en prie.

LAURE. Laissez-moi, vous dis-je.

LE COMTE. Ah! mon Dieu! qu'avez-vous donc?

LAURE. Moi, Monsieur, je n'ai rien; je rentre chez ma tante.

LE COMTE. Au moins, permettez que je vous accompagne, j'ai un parapluie, et...

LAURE, *riant.* Ah! ah! ah! ah!..

LE COMTE. Vous riez, ah! tant mieux! votre sérieux me faisait peur.

LAURE, *de même.* Oh! c'est que c'est si drôle!

LE COMTE. Quoi donc?

LAURE, *gaiement.* Un colonel avec un parapluie!..

LE COMTE. Oh! il n'est pas à moi, ma cousine, mais à mon oncle que je viens d'accompagner chez le docteur Nerville... je l'attends, et...

LAURE, *de même.* Et en attendant, monsieur le colonel se mettait à couvert?

LE COMTE. Permettez...

LAURE, *de même.* Monsieur le colonel craignait de mouiller ses lauriers.

LE COMTE. Ma cousine!..

LAURE, *raillant.* Au surplus, un soldat ne s'engage qu'à braver le feu.

LE COMTE. Corbleu!

LAURE. Plaît-il?

LE COMTE. Pardon; mais convenez que je pourrais rire aussi; se promener avec une ombrelle et en robe blanche, par une pluie battante!

LAURE, *fermant son ombrelle, avec un léger embarras.* J'étais dans la serre, au bout du jardin, j'y étais allée par un soleil magnifique...

LE COMTE. Vous voyez donc bien qu'il ne faut pas trop se moquer des parapluies...

LAURE, *piquée.* Je ne me moquerai plus, Monsieur... d'ailleurs, je ne vois pas pourquoi un colonel serait plus mouillé qu'un autre.

LE COMTE. Ma cousine, vous avez de l'humeur contre moi.

LAURE. Moi?

LE COMTE. Vous ne me parleriez pas ainsi, si vous n'étiez pas fâchée.

LAURE. Eh bien! oui, c'est vrai, je n'aime pas les menteurs.

LE COMTE. Menteur! moi?

LAURE. Ne m'avez-vous pas dit, hier, que vous étiez de service auprès du roi?

LE COMTE. C'était vrai.

LAURE. Ah! et qu'alliez-vous faire à Paris, rue Saint-Honoré!

LE COMTE, *à part.* Aïe!

LAURE. Vous ne me répondez pas?

LE COMTE. C'est que...

LAURE. C'est que?

LE COMTE. J'allais chez mon oncle...

LAURE. Ah! vous êtes allé chez votre oncle qui demeure à la place Royale, et l'on vous a rencontré rue Saint-Honoré... vous avez pris le plus long, voilà tout.

LE COMTE. Eh bien! je vais tout vous dire.

LAURE. Vous me cachiez donc quelque chose?

LE COMTE. Mais vous vous repentirez de vos soupçons.

LAURE. Dites toujours.

LE COMTE. Pas à cette place.

LAURE. Où donc?

LE COMTE. Là, sous ce bosquet, où l'on est à couvert...

LAURE. Je ne sais si je dois...

LE COMTE. Tenez, voilà le soleil qui vous en prie.

LAURE, *le suivant.* C'est bien pour faire plaisir au soleil (1).

LE COMTE. Quel bonheur de vous avoir rencontrée!

LAURE. Oh! vous me parlerez de votre bonheur quand vous m'aurez dit où vous alliez hier!

LE COMTE. Vous le voulez absolument?

LAURE. Absolument.

LE COMTE. Eh bien! connaissez-vous Mariani?

LAURE. Mariani, le célèbre joaillier?

LE COMTE. Oui, où demeure-t-il?

LAURE. Rue Saint-Honoré.

LE COMTE. Eh bien! j'allais chez lui.

LAURE. Chez lui?

LE COMTE. Pour acheter votre parure de mariage.

LAURE. Il se pourrait!..

LE COMTE. M'en voulez-vous encore!

LAURE. Oh! non, bien au contraire...

LE COMTE. Et vous moquerez-vous encore de mon parapluie?

LAURE.

Air de *M. Montaubry* (Une Nuit orageuse).

C'est le soleil qui maintenant succède
Au mauvais temps, et, par humanité,
C'est à mon tour de venir à votre aide,

1 L. le C.

Digitized by Google

Approchez-vous, je veux à mon côté,
Qu'ici, par moi vous soyez abrité.
Le parapluie est là qui ruisselle
En attendant un orage nouveau. (*Bis.*)
Prenez, Monsieur, place sous mon ombrelle,
Car le temps est au beau,
Car le temps est au beau.

ENSEMBLE.

Plus d'orage nouveau,
Le temps restera beau.
(*Laure ouvre l'ombrelle en chantant le dernier vers, et elle abrite le comte.*)

LE COMTE. Ah! chère Laure! qu'on est bien, qu'on est heureux ainsi!

LAURE. C'est singulier, mon cousin, tout à l'heure encore, j'étais triste, agacée, maussade.. à présent, j'éprouve un bien-être... une joie!..

LE COMTE. Et moi, donc!..

Air du *Moulin joli*.

C'est un moment
Charmant!
Comme sous une ombrelle
Le chagrin fuit
Lorsque le soleil luit!
Le cœur est plus joyeux,
La nature est plus belle,
Quand on est deux
Sous un ciel radieux.

LAURE.

Je me sens heureuse,
J'ai l'âme joyeuse,
Sans savoir pourquoi,
Je ris malgré moi.

LE COMTE.

Que j'aime ce rire!
Ah! dans mon délire,
Oui, je veux oser
Vous prendre un baiser.
(*Il l'embrasse.*)

LAURE, *quittant le bosquet et fermant l'ombrelle.*

Ciel! un baiser!
Ah! ma joie expire,
Et la douleur
Succède au bonheur.
(*Elle pleure.*)

LE COMTE.

Ah! maintenant,
La voilà qui pleure,
Quand, tout à l'heure,
Elle riait tant!

ENSEMBLE.

LAURE.

Ah! malgré mon courroux,
Ce pardon qu'il espère,
Serait bien doux;
Il est à mes genoux...
Il faut bien, entre nous,
Oublier ma colère,
C'est un époux
Qui m'en prie à genoux.

LE COMTE, *à genoux.*

Ah! calmez ce courroux,
Mon pardon, je l'espère,
A vos genoux.
Je l'implore de vous.
Pour un baiser si doux,
Pourquoi tant de colère?
C'est un époux
Qui vous prie à genoux.
(*Le théâtre s'obscurcit de nouveau.*)

LE COMTE (1). Grâce, ma cousine, je vous en prie.

LAURE. Vous ne recommencerez plus?

LE COMTE. Jamais.

LAURE. Relevez-vous, Monsieur.

LE COMTE. Ah! mon Dieu! voilà le temps qui se recouvre!..

LAURE. Et un gros nuage qui nous arrive!.. vite, mon cousin, votre parapluie, et rentrons.

LE COMTE, *ouvrant son parapluie.* Déjà!

LAURE. Comment! déjà!.. mais voilà deux heures que nous sommes ici.

LE COMTE. Deux heures!.. le temps vous paraît long.

LAURE. Et cela offense votre amour-propre.

LE COMTE. Non, mais cela chagrine mon amour.

LAURE. Monsieur aurait la prétention de faire oublier le temps?

LE COMTE. Ma cousine!..

LAURE. Il pleut, Monsieur, il pleut, dépêchons-nous!

LE COMTE.

Air : *Même que le précédent.*

Avec le mauvais temps,
Vous voilà moins aimable,
Vos sentiments
Changent comme le temps.
Ah! ma cousine, si
Le temps est variable,
Je crois qu'ici
Votre cœur l'est aussi.

ENSEMBLE.

Ah! c'est affreux, c'est affligeant,
Son caractère est trop changeant!
(*Ils sortent en se querellant sous le parapluie.*)

SCÈNE IV.

LE BARON, *seul, sortant de chez le docteur.* Oui, docteur, je suivrai vos ordonnances, ne vous dérangez pas... je me tiendrai chaudement, j'éviterai l'humidité... Allons! bon! voilà qu'il pleut encore!.. Eh bien! où donc est monsieur mon neveu?.. (*Appelant et cherchant des yeux.*) Georges! Eh bien!.. Georges!.. Comment, on m'ordonne

Digitized by Google

de me tenir chaudement, d'éviter l'humidité... et ce misérable-là !.. Georges !.. C'est pour hériter de moi plus vite... Georges !.. (*Il éternue.*) Atchi !.. Allons ! bien ! je m'enrhume du cerveau... at...chi !.. et ma jambe qui m'élance... aïe !.. at... chi !.. aïe !.. at...chi !.. aïe !.. atchi !.. et pas un abri... Ah ! qu'est-ce que c'est que cela ?.. une ombrelle... Ah ! ma foi... (*Il la prend.*) Atchi !.. (*Il sort en criant et en éternuant.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

BEAU FIXE.

Le théâtre représente un boudoir, porte au fond ; portes à droite et à gauche ; une cheminée à gauche, une fenêtre à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, *seule, près de la porte de la chambre à coucher, qui est fermée.* Ah ! mais, c'est ennuyeux, ça ! voilà la troisième fois que j'apporte et que je remporte le déjeuner ! il y a conscience ! Ah ! si l'on disait : c'est le premier jour de leur mariage, à la bonne heure, je comprendrais ! mais quand on est marié depuis trois grandes, grandes semaines, se lever passé midi, et ça, quand personne n'a encore déjeuné dans l'hôtel !.. si ça continue, d'abord, moi, je cherche une autre condition... On n'a jamais vu des nouveaux mariés s'adorer comme ça ; leur lune de miel est au beau fixe... pas le plus petit nuage, pas le moindre souffle... un bonheur d'une monotonie !.. Mais je crois entendre... Enfin, les voilà sur pied... ce n'est pas malheureux... Ils viennent... Oh ! ne dérangeons pas un si doux tête-à-tête ! trois semaines de tête-à-tête, c'est ça qui m'ennuierait ! (*Elle sort par le fond, au moment où le comte et la comtesse entrent par la gauche.*)

SCÈNE II.

LE COMTE ET LA COMTESSE, *en toilette du matin* (1).

ENSEMBLE.

Air : *Valse de Strauss.*

Oui, toujours, toujours, toujours
S'aimer avec ivresse,
Et toujours, toujours, toujours
Ainsi passer ses jours
Toujours !

LAURE.

Voir la lune de miel,
Sans un nuage, au ciel
Revenir sans cesse.

LE COMTE.

Sans cesse
Changer, malgré les ans,
Les hivers en printemps,
Même avec des cheveux blancs !

ENSEMBLE.

Oui, toujours, etc.

LAURE.

Le lendemain s'aimer comme la veille,
Voir le bonheur grandir.

LE COMTE.

Et dans cent ans,
Moi, bon vieillard, près de toi, bonne vieille,
Le retrouver dans nos petits-enfants !

ENSEMBLE.

Oui, toujours, etc.

LE COMTE. Tu n'as pas froid, cher ange !

LAURE. Non, mon ami.

LE COMTE. Veux-tu que je ferme cette fenêtre ?

LAURE. Non, regarde ; le temps est pur.

LE COMTE. C'est vrai que la nature ne m'a jamais semblé plus belle.

LAURE. Cela vient du bonheur qui est en nous.

LE COMTE. Ah ! tiens, vois-tu, Laure, je suis si heureux, mon bonheur est si grand, et je reconnais l'avoir si peu mérité, qu'à chaque instant je crains qu'il ne m'échappe.

LAURE. Cher Georges !.. Depuis combien de temps sommes-nous mariés ?

LE COMTE. Je ne sais, sept ou huit jours peut-être.

LAURE. Tant que cela !

LE COMTE. Attends ! je vais te le dire... notre mariage s'est fait le quinze août... Oh ! je n'oublierai jamais ce jour-là !

LAURE. Et aujourd'hui, nous sommes ?

LE COMTE. J'ai reçu hier un petit mot de mon oncle, et la date va nous dire... (*Regardant le haut de la lettre qu'il a ouverte.*) Que vois-je !..

LAURE. Quoi donc ?

LE COMTE. Mon oncle se sera trompé.

LAURE. Quelle est la date ?

LE COMTE. Huit septembre.

LAURE. Il y a trois semaines !

LE COMTE. Est-ce bien possible ?

1 Le C. L.

Digitized by Google

ENSEMBLE.

Air : *Malgré le serment* (Paris au bal).

LAURE.

Ah! de nos amours,
Les heureux jours
Vont être courts.

LE COMTE.

Quand tout nous séduit
Jour et nuit,
Comme le temps fuit!

LAURE.

Ton cœur est mon bien,
Dispose du mien.

LE COMTE.

Ne me cache rien,
Que, toujours joyeux,
L'azur de tes yeux
Me suive en tous lieux.

LAURE.

On n'est bien heureux
Que lorsqu'on est deux.

REPRISE.

Ah! de nos amours, etc.

LAURE. Mais cette lettre de ton oncle... vois donc un peu... peut-être des reproches...

LE COMTE, *lisant des yeux*. En effet... il prétend que depuis trois semaines il est venu plus de vingt fois, et il nous demande pour ce matin une audience officielle.

LA COMTESSE. Ce matin! ah! quel ennui! ne pouvoir rester seuls!

SCÈNE III.

LES MÊMES, JULIETTE (1).

JULIETTE. Madame la comtesse a sonné?

LAURE. Mais non.

JULIETTE. Oh! c'est que le maître d'hôtel disait comme ça que c'est la quatrième fois que le déjeuner réchauffait, et sans doute il aura cru entendre.

LE COMTE. Le déjeuner? Mais quelle heure est-il donc?

JULIETTE. Bientôt une heure, monsieur le comte.

LAURE. Une heure, déjà!.. Comment, Georges, il va donc falloir que nous mangions?

LE COMTE, *gaiement*. Que veux-tu?.. c'est l'usage.

JULIETTE, *qui s'avance*. Pardon!.. faut-il le faire réchauffer pour la cinquième fois?

LE COMTE. Mais non, faites servir (2).

JULIETTE, *à elle-même*. Enfin!

LAURE, *à Juliette*. Comme hier, dans ce boudoir.

JULIETTE, *à elle-même*. Encore dans ce boudoir!.. En v'là deux tourtereaux qui sont ennuyeux! (*Elle sort.*)

LAURE. Dis donc, Georges, sais-tu à quoi je pensais?

LE COMTE. Non! dis.

LAURE. Je pensais que Dieu aurait bien dû retrancher de notre existence tout ce qui n'est pas l'amour.

LE COMTE. C'est vrai! on devrait naître amoureux, vivre d'amour et en mourir.

LAURE. Oui, mais bien tard... vivre d'amour... très-vieux...

LE COMTE. Éternellement!

LAURE. Oh! que ce serait gentil!

JULIETTE, *rentrant, et apportant sur un plateau un déjeuner tout servi*. Voilà le déjeuner!

LAURE. Enfin! puisqu'il le faut... (*Appuyant.*) mangeons.

LE COMTE. Manger ensemble, c'est encore du bonheur... Juliette, laissez-nous. (*Juliette sort.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, LAURE, *tous deux à table* (1).

LAURE. Tu la renvoies?

LE COMTE. Ne suis-je pas là pour te servir?

LAURE, *gaiement*. Eh bien! servez, mon doux page.

LE COMTE, *la servant*. Trop heureux, ma belle châtelaine!

LAURE, *qui vient de boire*. Eh bien! tu ne manges pas, toi?.. (*Elle a replacé sur la table son verre, dans lequel le comte boit par distraction.*) et tu bois dans mon verre?

LE COMTE. Ton verre! c'était ton verre?.. c'est donc cela que le vin m'a semblé si bon!.. (*Lui présentant le verre qui n'est pas vide.*) A ton tour, maintenant.

LAURE. Quoi! tu veux?.. C'est bien familier; mais nous sommes seuls, et c'est si gentil! (*Elle boit dans le verre où a bu le comte.*)

LE COMTE, *gaiement*. Et puis, lorsque l'on n'a qu'un cœur et qu'une âme, pourquoi n'aurait-on pas qu'une assiette et qu'un verre!

LAURE, *gaiement*. Tu as raison.

LE COMTE. Attends! attends! je vais arranger tout cela. (*Il pose par terre son couteau, sa cuillère, sa fourchette, son assiette et son verre.*)

LAURE. C'est charmant!

ENSEMBLE.

Air : *Quel repas! quel repas!*

Que c'est bon!
Que c'est bon!

1 Le C. J. L.
2 L. J. le C.

1 L. le C.

Digitized by Google

Nous n'avons plus qu'un verre et qu'une assiette ;
Ce charmant abandon
Est d'étiquette
Chez le dieu Cupidon.

LE COMTE.

De ce repas, que te semble, ma chère ?

LAURE.

Ce bon repas est digne de Vatel,
Tout est divin.

LE COMTE.

Mais c'est notre ordinaire,
Et l'Amour seul s'est fait maître d'hôtel.

REPRISE.

Que c'est bon ! etc.

LAURE, *buvant.*

Quel est ce vin?

LE COMTE, *goûtant le vin dans le verre de Laure.*

Mais c'est du vin de Grave.

LAURE, *reprenant le verre et goûtant.*

Cadeau du roi! j'ose le parier.

LE COMTE.

Non, c'est toujours le vin de notre cave,
Mais aujourd'hui l'Amour est sommelier.

REPRISE.

Que c'est bon ! etc.

(*Le baron paraît sur la fin de la reprise.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE BARON (1).

LE BARON. Tiens, tiens! vous êtes à table?..

LE COMTE. Mon oncle!

LAURE. Monsieur le baron d'Esparville!

LE BARON, *les voyant près de se lever.* Non, non, restez! Mais quelle espèce de repas faites-vous donc à cette heure?

LAURE. Nous déjeunons, Monsieur.

LE BARON, *descendant la scène.* Si tard que cela! (*Désignant le couvert qui est au pied de la table.*) Eh! mais, quel est donc celui de vous deux qui déjeune par terre?

LE COMTE, *vivement.* Ah! c'est un oubli!

LAURE. Oui, monsieur le comte avait à découper quelque chose...

LE COMTE. C'est ça, je voulais servir madame la comtesse... je découpais... et j'étais embarrassé...

LE BARON. Oui, je vois que tu es embarrassé... Après ça, mon ami, pas de gêne entre nous; si tu aimes à déjeuner par terre, il ne faut pas que ce soit moi qui t'en empêche. (*Le comte et la comtesse se lèvent.*)

LE COMTE. Trêve de railleries, mon oncle, et venez faire comme nous.

LE BARON. Merci bien... c'est fait depuis longtemps... Si je déjeunais à deux heures, je ne pourrais plus dîner qu'à minuit, et je serais obligé de me coucher demain matin; ça dérangerait mes habitudes.

LE COMTE. A votre aise, mon oncle, à votre aise.

LE BARON. Mon aise... puisque tu le permets... (*Il s'est étendu sur le sopha* (1). Non pas que je sois fatigué... depuis trois semaines qu'il fait constamment beau... et le beau fixe est assez rare dans cette saison... depuis cette époque, dis-je, j'ai des jarrets d'acier, des jambes de fer, et un corps... ma foi, je ne trouve pas une comparaison pour mon corps... Ah çà, dis-moi, le bruit qui a couru est-il vrai?

LE COMTE ET LA COMTESSE. Quel bruit?

LE BARON. On prétend que vous avez dormi trois semaines sans vous réveiller.

LE COMTE. Nous!.. Eh bien! oui, tenez, mon oncle, c'est vrai... sans nous réveiller.

LE BARON. Vraiment, belle comtesse?

LAURE, *à part.* Vilain questionneur, va!

LE BARON. C'est donc ça qu'on ne vous a vus nulle part, et que vos gens me répondaient sans cesse que vous n'étiez pas visibles... Diable! c'est grave! une séquestration complète, une quarantaine conjugale!

LE COMTE, *se levant.* Écoutez-moi, mon oncle; entre nous, franchise et liberté... Depuis trois semaines, puisque décidément notre bonheur est déjà si vieux.... ma femme et moi nous avons vécu sans nous en apercevoir....

LE BARON, *gaiement.* Comme des bourgeois.

LAURE (2). Oui, comme des bourgeois, si cela signifie comme des gens heureux; et vous conviendrez monsieur le baron, qu'il est cruel de venir dire à deux époux qui font un si doux rêve: réveillez-vous, il y a trois semaines que vous dormez.

LE BARON. Ce n'est pas moi qui vous le dis, c'est le monde qui s'en étonne.

LE COMTE. Eh! tant pis pour ce monde dont nous blessons peut-être les convenances; mais que chacun vive pour soi, nous voulons vivre pour nous.

LE BARON. Voilà qui est bien dit; j'aurais parlé de même à ton âge; et encore aujourd'hui, si j'avais pour compagne de mes rêves, une femme aussi charmante, aussi accomplie... je trouverais fort impertinent le vieux Rocantin d'oncle qui viendrait se jeter à la traverse de mon bonheur... Oh! oui, dans le premier moment, je lui en voudrais à la mort, mais, à la réflexion, je le remercierais peut-être d'avoir troublé ma béatitude pour me rappeler à mes devoirs.

LE COMTE. A mes devoirs?

LE BARON, Sans doute! n'es-tu pas colonel?

1 Le B. L. le C.

1 La C. le C. le B.
2 Le C. L. le B.

Digitized by Google

LE COMTE (1). Bientôt je ne le serai plus, car hier, j'ai écrit au roi, pour en obtenir la permission de vendre mon régiment.

LE BARON. Ah! bah!

LAURE, *au baron*. Oui, Monsieur; et désormais son seul commandant, le voici. (*Elle se désigne.*)

LE COMTE. Et je jure de ne plus obéir qu'à lui, à lui seul!

LE BARON. A merveille! très-bien! très-bien!.. Je comprends ça moi, je comprends ça parce qu'il fait beau, et qu'avec le beau temps, je comprends tout. Seulement j'ai dû te prévenir que les officiers de ton régiment se réunissent dans huit jours pour un repas de corps qui sera suivi d'un grand bal; et comme ce repas de corps a pour but de fêter ta bienvenue, il serait peut-être convenable...

LE COMTE. Ah! c'est dans huit jours...

LAURE. Mais puisqu'il n'est presque plus colonel de son régiment...

LE BARON. Mais vous, belle dame, vous êtes encore tout à fait la nièce de votre tante; et la marquise de Lansac qui, depuis votre mariage, est allée habiter son petit hôtel de la place d'Armes, me disait encore hier au soir: « Que devient donc la comtesse de Bernis?.. est-elle morte? C'est dans huit jours ma fête... je donne un bal où je dois réunir toute notre famille, et je gage qu'elle seule n'y viendra pas. »

LAURE. La fête de ma tante!

LE BARON.

Air: *Abonné de l'Opéra-Comique.*

Daignez embellir cette fête,
Et pour avoir un triomphe certain,
Mettez la charmante toilette
Que vous portiez le jour de votre hymen.

LAURE.

Oh! cette robe, oui, je l'aime...

LE BARON.

Je la trouvais pleine d'appas
Quand vous l'aviez...

LE COMTE.

Et moi de même.

LE BARON, *bas, à Georges.*

Toi, quand elle ne l'avait pas...
Tu la trouvais pleine d'appas
Quand ta femme ne l'avait pas.

LE COMTE. Oh! ce n'est pas bien, mon oncle, vous voulez tenter ma femme par la coquetterie!

LAURE (2). Vous voulez séduire mon mari par l'attrait du plaisir! mais peines perdues, il ne me quittera pas.

LE COMTE. Elle restera avec moi.

LAURE. Oh! oui, Georges, toujours.

LE BARON. Toujours! (*A part.*) Voilà trois semaines déjà que dure ce toujours... ça ne peut pas durer comme ça... ma nièce est charmante, et je reviendrai. (*Voyant le comte embrasser sa femme.*) Eh bien! vous vous embrassez devant moi?

LE COMTE (1). Mais...

LE BARON. Non, non, ne vous dérangez pas...

Air: *Trois loges.*

Je ne suis pas importun,
D'un oncle, je vous délivre;
Ainsi que chacun veut vivre,
Je laisse vivre chacun (2).
Pour ne pas troubler votre hymen,
Et cette ardeur qui vous transporte,
Je vais, me prenant par la main,
Me mettre moi-même à la porte.

ENSEMBLE.

LE COMTE, LAURE.

Vous n'êtes pas importun,
Mais l'amour qui nous enivre,
L'un pour l'autre nous fait vivre,
Nous ne voulons faire qu'un.

LE BARON.

Je ne suis pas importun, etc.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, LA COMTESSE (3).

LAURE. Enfin, il est parti!

LE COMTE. J'ai cru qu'il ne s'en irait jamais.

LAURE. Venir me parler de bal, de toilette!

LE COMTE. Et à moi, de repas de corps!

LAURE. Il avait bien besoin de me rappeler la fête de ma tante!

LE COMTE. Mes officiers seront furieux! mais que m'importe!

LAURE. En écrivant à ma tante, qu'aura-t-elle à dire?

LE COMTE. C'est une excellente idée que tu as là... nous écrirons.

LA COMTESSE. Comme il fait de l'air... ne trouves-tu pas?

LE COMTE. C'est cette fenêtre... (*Il va la fermer.*) Tu as froid?

LAURE. Un peu... le temps s'est rafraîchi.

LE COMTE. C'est vrai!.. viens t'asseoir sur ce sopha... Oh! comme tu as les mains froides! (*Il les lui baise à différentes reprises.*)

LAURE. Elles sont déjà réchauffées.

LE COMTE. C'est égal, assieds-toi. (*Lui apportant un tabouret.*) Tiens, mets tes pieds là-dessus... Ah! mais non, tu aurais encore froid. (*Prenant un des coussins du sopha, et le plaçant sur le ta-*

1 L. le C. le B.
2 Le B. L. le C.

1 Le B. le C. L.
2 Le C. le B. L.
3 Le C. L.

Digitized by Google

bouret, où la comtesse pose ses pieds.) Là, de cette façon, tes jolis petits pieds se tiendront plus chaudement.

LAURE. Ah! que tu es bon!

LE COMTE. Oh! mais cette robe est trop légère!... songe donc, nous sommes au mois de septembre... attends. (*Il prend dans la chambre à coucher une pelisse et il en enveloppe la comtesse.*)

LAURE. Mais toi!

LE COMTE. Oh! moi, je serai à ton côté.

LAURE. Non, Monsieur, j'entends que vous partagiez ma pelisse.

LE COMTE. Non, ma bonne, ça te gênerait.

LAURE.

Air : *Pour mon tailleur* (Vaudeville de l'Héritière).

Un saint que partout on renomme,
Sous son manteau, voyageant abrité,
Partageait avec un pauvre homme
Son manteau par humanité.

LE COMTE.

C'est l'amour de la charité

LAURE.

Viens!

LE COMTE.

Non!

LAURE.

Je veux qu'on m'obéisse!
Tu dois partager en ce jour
La moitié de cette pelisse,
C'est la charité de l'amour!

(*Le comte va s'asseoir à côté de la comtesse, et ils s'enveloppent tous les deux de la pelisse.*)

LAURE. Tu es bien?

LE COMTE. Oui, et toi?

LAURE. Délicieusement!.. Dire que s'il ne faisait pas un peu froid...

LE COMTE. Nous ne serions pas si près l'un de l'autre; l'hiver aura ses plaisirs comme l'été.

LAURE. L'été, nous irons dans les bois, dans les champs, sur la rivière. Mais, hélas! que de témoins! que d'importuns! l'été, on ne peut rester chez soi, et dehors, on n'est jamais seuls.

LE COMTE. L'hiver, au contraire, plus on a froid, plus on se rapproche... Approche-toi donc!

LAURE. Oui. (*Ici l'orchestre commence l'air : Dormez donc, mes chères amours.*)

LE COMTE. Et l'hiver, les douces causeries auprès du feu.

LAURE. On parle de son bonheur.

LE COMTE. De ses enfants.

LAURE. Ah! ça, plus tard!

LE COMTE. On peut en parler d'avance.

LAURE. Au fait!

LE COMTE. Qu'il fait bon, maintenant!

LAURE. C'est vrai que sur ce sopha...

LE COMTE. Sous cette pelisse... (*Leurs yeux, qui s'appesantissaient depuis un moment, se ferment; ils sont endormis. L'air : Dormez, dormez, etc., continue jusqu'à la fin de l'acte.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, *endormis*, JULIETTE.

JULIETTE, *entrant*. Mada... (*S'arrêtant tout à coup.*) Ah!.. se peut-il! ils dorment!.. Oh! par exemple, c'est la première fois depuis leur mariage... et comme les voilà entortillés!.. (*Allant au baromètre.*) Oh! ce n'est pas étonnant... v'là le temps qui change! (*Donnant des petits coups sur le baromètre.*) Ah! comme le baromètre descend!.. Allons, allons, nous marchons au très-sec.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

TRÈS-SEC.

Le théâtre représente une salle à manger.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, BOURGUIGNON.

JULIETTE. Bourguignon, dépêchez-vous de mettre le couvert.

BOURGUIGNON. Ah! ah! on ne soupe plus dans le petit boudoir?

JULIETTE. Non, maintenant, ils ne trouvent plus qu'il y a assez d'air.

BOURGUIGNON. Je crois bien, quand on y est resté enfermé trois semaines.

JULIETTE. Mais dépêchez-vous donc!.. huit heures vont sonner, et si le souper n'était pas servi... Quel changement! il y a deux jours encore, on ne pouvait pas les décider à se mettre à table, et à présent, si on est en retard d'une minute!.. (*Bourguignon a mis le couvert au moment où paraît la comtesse.*)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, JULIETTE (1).

LA COMTESSE. Le souper est-il prêt?

JULIETTE. Tout à l'heure, Madame.

LA COMTESSE. Pourquoi tout à l'heure?

1 La C. J. B.

Digitized by Google

JULIETTE. Mais il n'est pas encore huit heures, et...

LA COMTESSE. Taisez-vous, et faites servir.

JULIETTE. Avant que M. le comte ne soit rentré?

LA COMTESSE. Avant que M. le comte ne soit rentré.

JULIETTE. Il suffit, Madame.

LA COMTESSE. Mais non... vous attendrez huit heures... mais à huit heures précises, entendez-vous bien!

JULIETTE. Oui, Madame.

LA COMTESSE, *rappelant Juliette qui s'éloigne.* Juliette, allez me chercher ma pelisse.

JULIETTE. La pelisse que Madame avait avant-hier soir, quand elle s'est endormie?

LA COMTESSE, *vivement.* Non, pas celle-là... et dites qu'on attelle. (*Juliette sort.—Seule.*) Aujourd'hui comme hier, dehors tout l'après-dîner!.. et cela sous prétexte de voir le premier ministre!.. Oh! je ne veux pas même lui adresser une question... il va de son côté... j'irai du mien... c'était bien la peine de me brouiller avec toute ma famille!.. Voilà ma récompense... après un mois de ménage!

Air : *Oui, c'est bien cela.*

Mariez-vous donc,
Et l'abandon,
Né de l'indifférence,
Arrive un beau jour
Sans qu'on y pense
Et succède à l'amour!
Par l'oubli devait-il punir
Un sentiment qu'il a fait naître!
Son amour devait-il faiblir
Quand le mien augmentait peut-être!
Mais puisqu'à présent
Ce sentiment
N'occupe plus sa vie,
Je vais essayer,
Lorsqu'il m'oublie,
Hélas! de l'oublier.
C'en est donc fait! mon seul trésor,
Ce bonheur que l'hymen présage
Il s'est flétri plus vite encor
Que mon bouquet de mariage!
Mariez-vous donc, etc.

JULIETTE, *apportant une pelisse.* Voilà ce que madame la comtesse a demandé.

LA COMTESSE, *indiquant un fauteuil* (1). Mettez-la sur ce fauteuil, et qu'on serve à souper à huit heures précises.

JULIETTE. Oui, Madame. (*Elle sort.*)

LA COMTESSE. Il me tarde que l'heure soit arrivée... je n'ai pas faim, mais je voudrais avoir déjà soupé..... Me mettre à table avant l'heure, c'est impossible... ce serait presque une provocation... mais je réponds bien qu'à huit heures précises... après quoi, j'irai chez ma tante... puisque Monsieur sort, Madame peut sortir aussi... Il est vrai que chez ma tante, je peux rencontrer le baron d'Esparville, qui, depuis trois jours, m'excède de ses soins, de ses prévenances, et qui, même hier, a osé me glisser ce mot en cachette. (*Elle montre le billet.*) Je sais bien que ce billet ne renferme rien qui puisse m'offenser, mais il me presse de revoir la marquise de Lansac, il me parle de mes torts, et dans l'intérêt même de M. le comte... (*On entend sonner huit heures.*) Ah! enfin!.. Mais, voyez si on servira!.... (*Elle sonne, et, pour sonner, elle dépose la lettre sur la cheminée. Juliette entre, suivie de Bourguignon, qui porte un plateau sur lequel est le souper* (1).

JULIETTE. Voilà, Madame, huit heures sonnent à peine...

LA COMTESSE. C'est bon! (*Elle se met à table et commence à manger.*)

JULIETTE. M. le comte rentrera-t-il (2)?

LA COMTESSE. Que vous importe?

JULIETTE. Je demande ça à madame la comtesse, pour savoir s'il faut ôter un couvert.

LA COMTESSE. N'ôtez rien.

JULIETTE, *à part* (3). Quel ton! quelle humeur! hier, nous avons attendu M. le comte jusqu'à huit heures et demie, et ce soir Madame se met seule à table!.. Ah! pauvre lune de miel, qu'êtes-vous devenue?

LA COMTESSE.

Air du *Ballet des Pierrots.*

Pourquoi me suis-je mise à table?
Je n'ai pas le moindre appétit!
Ah! je trouve tout détestable!

JULIETTE, *à part.*

Quelle colère et quel dépit!

LA COMTESSE.

Fut-on jamais plus malheureuse.
Tout est froid,

JULIETTE.

Très-froid?

LA COMTESSE.

Vraiment oui!

JULIETTE, *à part.*

J' comprends qu'elle soit furieuse,
Ça lui rappelle son mari.

(*Haut, et parlé.*) Ah! justement, voici monsieur le comte.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE. J'accours... je suis en retard... Tiens! tu soupes?

1 La C. J.
2 J. la C. le B.
3 J. la C.

4 J. la C.

Digitized by Google

LA COMTESSE. Oui.

LE COMTE, *tirant sa montre.* Diable! ton appétit avance, ou ma montre retarde. Il est à peine huit heures un quart.

LA COMTESSE. Je mourais de faim.

LE COMTE. A la bonne heure... mais dix minutes, ce n'était pas attendre beaucoup.

LA COMTESSE. Pouvais-je savoir!

LE COMTE. Comment?

LA COMTESSE. Hier, vous m'avez fait attendre une demi-heure.

LE COMTE. Mais je vous ai dit pourquoi.

LA COMTESSE. Oh! sans doute.

LE COMTE. Eh bien?

LA COMTESSE. Eh bien... aujourd'hui vous pouviez me faire attendre une heure... et mon estomac...

LE COMTE. Ah! très-bien! il suffit... une autre fois je me presserai moins. (*Il se met à table* (1).

JULIETTE, *à Bourguignon.* Sortons! Dans les querelles des maîtres, il y a toujours des éclaboussures pour les valets. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE. *Pendant un moment, ils mangent sans parler.*

LA COMTESSE. Vous allez me dire, sans doute, que vous venez encore de chez le premier ministre.

LE COMTE. Oui.

LA COMTESSE. Ah!

LE COMTE. Est-ce que vous ne me croyez pas?

LA COMTESSE. Oh! si.

LE COMTE. J'y suis retourné pour...

LA COMTESSE. Je ne vous demande pas pourquoi.

LE COMTE. Mais je voulais vous le dire, parce qu'il n'y a pas de mystère.

LA COMTESSE. Il est certain que s'il y avait du mystère, vous ne le diriez pas.

LE COMTE. Vous êtes donc fâchée?

LA COMTESSE. Moi! et pourquoi?

LE COMTE. Mais ce serait à moi de vous le demander.

LA COMTESSE. C'est juste... puisque je n'ai pas de motifs...

LE COMTE. Alors, pourquoi ne m'as-tu pas attendu?

LA COMTESSE. Parce que j'avais faim.

LE COMTE. Alors, pourquoi ne manges-tu pas?

LA COMTESSE. Parce que je n'ai plus faim.

LE COMTE. A votre aise. (*Ici la comtesse se lève.*) Ah! tu ne me tiens pas compagnie?

1 Le C. la C.

LA COMTESSE. Je le voudrais, mais il faut que je sorte.

LE COMTE. Que vous sortiez?

LA COMTESSE. Oui.

LE COMTE. Et où allez-vous?

LA COMTESSE. Chez mon ministre.

LE COMTE, *se levant.* Laure!

LA COMTESSE. Mais mon ministre, à moi, c'est ma tante.

LE COMTE. Ce n'est pas sérieusement?..

LA COMTESSE. Mais si.

LE COMTE. Sérieusement, vous sortez?

LA COMTESSE. Très-sérieusement.

LE COMTE. Pour aller chez votre tante?

LA COMTESSE. Mais où donc?

LE COMTE. Ah!

LA COMTESSE. Cela ne vous contrarie pas?

LE COMTE. Me contrarier!.. pourquoi?

LA COMTESSE. Sans doute, ça ne doit rien vous faire; au revoir, mon ami.

LE COMTE. Vous ne m'embrassez pas?

LA COMTESSE. Si! (*Elle tend sa joue au comte qui la lui baise.*) A bientôt.

LE COMTE. A bientôt. (*La comtesse va au fond, Juliette paraît, lui passe sa pelisse, et la comtesse sort, suivie de Juliette.*)

SCÈNE V.

LE COMTE, *seul.* Elle a cru que j'allais me fâcher... que j'allais la retenir... Ah! parce que je sors, vous voulez sortir, Madame! eh bien, sortez, Madame, sortez! Grâce au ciel, je saurai bien me passer de votre présence... et pour le prouver, voyons, qu'est-ce que je pourrais bien faire? Ah! ce livre! *La Paix universelle,* par l'abbé de Saint-Pierre!.. bien sûr ma femme n'a pas lu cet ouvrage.

Air : *J' vous dis qu'il est là d'vant vos yeux,* ou *Corneille nous fait ses adieux.*

Ce livre d'un sage écrivain,
Ennemi de toute querelle,
Avec ardeur au genre humain
Prêche la paix universelle;
Il promet à chaque lecteur
Un bonheur calme et sans nuages...
Hélas! on voit bien que l'auteur
N'a pas écrit pour les ménages.

Je vous demande un peu, si je pouvais me dispenser d'aller chez le premier ministre, car enfin, j'avais d'abord eu l'idée de vendre mon régiment, mais... (*Jetant loin de lui le livre qu'il n'a pas ouvert.*) Ah! ce livre est assommant! je m'ennuie à mourir! je vais sortir! sortir?.. mais... où aller? Si j'allais rejoindre la comtesse chez sa tante?.. Ah! Georges, une telle faiblesse! c'est que je ne sais vraiment où diriger mes pas... Depuis un

Digitized by Google

mois, j'ai oublié la vie... si je dormais? c'est cela! elle a soupé avant moi, je vais me coucher avant elle. Ah! tu veux des représailles! en voilà! (*Sur le point de sortir, il s'arrête devant la cheminée, et il dit :*) Une lettre! (*Il la prend.*) Et l'écriture de mon oncle! Comment! mon oncle se permet d'écrire? (*Lisant.*) « Mon adorable nièce... (*S'interrompant.*) Quel début! (*Lisant.*) « C'est dans votre intérêt comme dans celui de mon neveu, que je vous supplie de vous présenter chez la marquise de Lansac, avant le bal qu'elle donne après-demain, et où vous ne pouvez vous dispenser de paraître. J'ai tout préparé pour une réconciliation... tâchez d'échapper à Georges, et rentrez dès ce soir dans un monde où *tous* les bras vous sont ouverts. » (*S'interrompant.*) *Tous* est souligné. (*Lisant.*) « Vous y trouverez le plus constant de vos admirateurs, le baron d'Esparville. » Morbleu! si c'est une plaisanterie, je la trouve de très-mauvais goût... c'est que ce petit jeu-là ne me plairait pas longtemps. Certes, je ne serai jamais jaloux de mon oncle... mais je ne souffrirais pas...

SCÈNE VI.

LE COMTE, LE BARON.

LE BARON, *entrant* (1). C'est moi.

LE COMTE. Mon oncle!

LE BARON. Bonjour.

LE COMTE, *à lui-même*. Ah! parbleu!..

LE BARON. Où est la comtesse?

LE COMTE. Vous venez la chercher?

LE BARON. Oui.

LE COMTE. Vous arrivez trop tard.

LE BARON. Pourquoi?

LE COMTE. Parce qu'elle est sortie.

LE BARON. Où est-elle allée?

LE COMTE. Qu'est-ce que ça vous fait?

LE BARON. Ça ne te regarde pas.

LE COMTE. Connaissez-vous cette lettre?

LE BARON. La mienne?

LE COMTE. Eh bien!

LE BARON. C'est ta femme qui te l'a donnée?

LE COMTE. Peut-être.

LE BARON. L'innocente!

LE COMTE. Mais, mon oncle!

LE BARON. Quoi!

LE COMTE. Permettez-moi de m'étonner.

LE BARON. Tu t'étonneras plus tard... Où est ta femme?

LE COMTE. Mais, à la fin!..

LE BARON. Écoute, je t'en supplie, Georges, ne m'irrite pas; quand le baromètre est au très-sec, je suis comme le baromètre, mes nerfs sont tendus... je ne me porte pas mal, mais je suis tendu.

LE COMTE. Eh! mon oncle, je suis tout aussi tendu que vous! et quand je vois qu'on écrit en cachette à ma femme... non pas que j'aie la moindre crainte, une déclaration de votre part me ferait rire.

LE BARON. Ah!

LE COMTE. Oui!

LE BARON. Ah!

LE COMTE. Oui!.. une déclaration me ferait rire... mais vos façons mystérieuses me fâchent. D'ailleurs, que la comtesse soit brouillée ou non avec sa tante, que vous importe! ce ne sont pas vos affaires, et je vous prie de ne pas vous en mêler.

LE BARON. Comme il n'est pas dans la marche ordinaire des choses que les oncles demandent aux neveux la permission d'agir à leur fantaisie, à l'avenir, comme par le passé, je me mêlerai de ce qui me fera plaisir!

LE COMTE. Ah!

LE BARON. Oui!..

LE COMTE. Ah!

LE BARON. Oui.

LE COMTE. C'est ce que nous verrons.

LE BARON. C'est tout vu.

LE COMTE. Au surplus, je suis bien bon de me fâcher; savez-vous ce que la comtesse m'a dit en me remettant cette lettre?

LE BARON. Non, qu'a-t-elle dit?

LE COMTE. Tiens! Georges, une lettre de ton vieux fou d'oncle.

LE BARON. Elle aurait?..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Monsieur le baron d'Esparville!

LE BARON, *saluant*. Madame. (*A part.*) Ah! je suis un vieux fou d'oncle (1)!

LE COMTE. Vous voilà déjà, chère amie?

LA COMTESSE. Déjà, n'est pas galant.

LE BARON. C'est de la galanterie à la mode, Madame, celle qui a cours aujourd'hui.

LA COMTESSE. Qui a cours forcé : de la galanterie conjugale.

LE COMTE. Bravo! me voilà bien arrangé! et pourtant le même mot ne peut-il exprimer deux idées? et quand je dis : déjà! n'est-ce pas comme si je disais enfin!

LA COMTESSE. Ou comme si vous disiez « encore! »

LE BARON (2). Voyez que de ressources, Madame! trois sens dans un seul mot! Chacun peut

1 Le C. la C.

1 Le B. la C. le C.
2 La C. le B. le C.

Digitized by Google

choisir celui qui lui convient... Ah! dame! il est certain que notre langue a fait des progrès; et que les vieux fous du temps passé, qui n'avaient au cœur qu'un respect profond, une admiration véritable, un culte saint pour les dames, n'auraient jamais, en pareille circonstance, hasardé ce « déjà », qui veut dire « enfin », s'il ne dit pas « encore ». De mon temps, déjà, enfin, et encore, étaient trois mots; jamais on ne s'en servait avec une dame, même avec une dame qui vous avait offensé, que pour lui dire, en prenant congé d'elle : Madame, avant de vous en faire l'aveu, je vous aimais *déjà;* vous méprisez cet amour, et je dois y renoncer *enfin*... Mais, si je m'éloigne, chassé par vos rigueurs... croyez bien que c'est en vous aimant *encore*. (*Il salue profondément la comtesse et remonte la scène; arrivé près de la porte, il salue de nouveau et dit en regardant le comte.*) Un vieux fou d'oncle!

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *à lui-même*. Vrai style régence! (*Il s'assied, prend le livre et lit.*)

LA COMTESSE, *parlant du baron*. Qu'est-ce que cela veut dire?

LE COMTE (1). Je n'en sais rien.

LA COMTESSE. Pourquoi ce ton piqué?

LE COMTE, *toujours les yeux sur le livre*. Demandez-le à mon oncle; depuis une heure, il m'obsédait.

LA COMTESSE. Il vous parlait de moi?

LE COMTE, *de même*. De vous, non?

LA COMTESSE. Ah! je croyais...

LE COMTE, *de même*. Pourquoi?

LA COMTESSE. Parce que vous dites qu'il vous obsédait.

LE COMTE. Oh! Madame!..

LA COMTESSE. Je sors de chez ma tante qui m'a rappelé que c'est après-demain son bal.

LE COMTE. Son bal?

LA COMTESSE. Hier déjà, j'ai reçu une lettre de M. le baron d'Esparville qui m'engageait à m'y rendre.

LE COMTE. Oui, je sais.

LA COMTESSE. Vous savez...

LE COMTE. Continuez.

LA COMTESSE. Eh bien! j'ai promis à ma tante.

LE COMTE. Vous avez promis.

LA COMTESSE. Est-ce que cela vous déplaît?

LE COMTE. Très-fort, et je vous prie de ne point aller à ce bal.

LA COMTESSE. Mais, Monsieur...

LE COMTE. Je vous en prie.

1 Le C. la C.

LA COMTESSE. Il suffit, Monsieur, et cependant...

LE COMTE. Mon Dieu, Madame, pardon, mais, ce livre m'intéresse au dernier point.

LA COMTESSE. A mon tour, pardon, Monsieur.

Air : *C'est vraiment une horreur.* (*Semaine à Londres*, 2e tableau.)

LE COMTE.
Ne parlons plus de rien.
LA COMTESSE.
Oh! moi, je le veux bien.
Sans adieu!
LE COMTE, *se levant*.
Sans adieu!
LA COMTESSE.
Restez en ce lieu.
Ce livre, en cet instant,
Vous intéresse tant
Que je vous laisse ici
Tout seul avec lui!

ENSEMBLE.

LE COMTE.
Oui, je veux rester avec lui.
LA COMTESSE.
Je vous laisse seul avec lui.
(*Ils sonnent en même temps. — Bourguignon et Juliette paraissent à la porte du fond, avec des flambeaux.*)

BOURGUIGNON.
On a sonné?
JULIETTE.
Madame appelle?
LE COMTE ET LA COMTESSE, *à part*.
Je ne veux plus rester à ses côtés.
Pour éviter toute querelle
Nouvelle...
BOURGUIGNON ET JULIETTE.
Ils semblent irrités.
LA COMTESSE, *à part*.
C'est le seul moyen.
LE COMTE, *à part*.
Seul, je serai très-bien.
BOURGUIGNON ET JULIETTE.
Qu'ordonnez-vous?
LA COMTESSE, *de même*.
Plus d'hésitation!
LE COMTE, *de même*.
De mon projet je ne veux pas démordre.
LA COMTESSE, *à Juliette*.
Préparez-moi, tel est, ce soir, mon ordre,
La chambre bleue...
LE COMTE, *après un mouvement, à Bourguignon*.
Et moi le pavillon!
JULIETTE, *à part*.
Cette nuit, bien sûr, ils ne vont pas se mordre.

REPRISE.

Quel ton et quelle aigreur! etc.
Ah! notre ancien bonheur

Digitized by Google

Pour jamais, aujourd'hui,
Aurait-il donc fui?
Je dois l'embarrasser,
Seule / Seul il faut la / le laisser.
Au revoir, (*Bis.*)
Cher comte, / Madame, bonsoir.

JULIETTE ET BOURGUIGNON, *à part.*

Quel ton et quelle aigreur!
Tout leur ancien bonheur
Pour jamais, aujourd'hui,
Aurait-il donc fui?..
Quoi sortir sans penser
Tous deux à s'embrasser?
Dès ce soir (*Bis.*)

(*Ils sortent l'un à droite, l'autre à gauche; le comte précédé par Bourguignon, et la comtesse par Juliette. Les deux domestiques ont des flambeaux à la main.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

TEMPÊTE.

Un salon richement meublé : au milieu sur une table ronde, un superbe cabaret de porcelaine; à droite, un sopha près d'une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, LE BARON.

(*Au lever du rideau, le baron est étendu sur un sopha, Juliette range l'appartement.*)

LE BARON (1). Juliette!

JULIETTE. Monsieur le baron?

LE BARON. Est-ce que tu peux respirer?

JULIETTE. Moi? très-bien, monsieur le baron.

LE BARON. Tu peux respirer très-bien? Que tu es heureuse de très-bien respirer... moi, vois-tu, c'est comme si j'avais le Bélier, le Charriot et la Grande-Ourse sur l'estomac. Est-ce que tu ne sens rien sur ton estomac, Juliette?

JULIETTE. Rien du tout, monsieur le baron.

LE BARON. Regarde donc à la croisée... il doit pleuvoir.

JULIETTE, *qui époussette* (2). Pas encore, il fait une poussière!..

LE BARON. Des tourbillons, n'est-ce pas?

JULIETTE, *même jeu.* Oui, Monsieur, la poussière monte...

LE BARON. Je n'ai pas besoin de regarder... je la sens qui m'étouffe... il va faire un orage épouvantable.

JULIETTE, *regardant à la fenêtre.* Un orage!.. oh! je crois que vous avez raison, malgré le soleil, voilà de grosses gouttes d'eau qui tombent.

LE BARON. Des gouttes d'eau?

JULIETTE. C'est le diable qui bat sa femme.

LE BARON, *toujours assis, et renversant sa tête en arrière* (3). Laisse-moi les recevoir... oh! que c'est bon!

JULIETTE. Mais...

LE BARON. Je te dis que je les reçois, tiens! en voilà une sur le bout de mon nez. (*Avec découragement.*) Mais non, ça ne peut pas tomber... ça s'arrête déjà!

JULIETTE, *regardant au dehors.* Tiens! c'est vrai.

LE BARON, *se levant.* Ah! de la pluie... de la pluie pour détendre mes nerfs! quel état volcanique!.. je bouts, je suis horriblement crispé... depuis hier. Oh! cette nuit, ce bal, ces mots qu'elle m'a jetés à la face et qui résonnent toujours à mon oreille: « Monsieur le baron, vous êtes fou! » Oh! il me semble que je me soulagerais en cassant quelque chose. (*Il étend la main vers le cabaret de porcelaine.*)

JULIETTE. Eh bien! y pensez-vous, monsieur le baron! un cadeau que Monsieur a fait à Madame le lendemain de son mariage! et en porcelaine de Chine!

LE BARON. De Chine... ça m'est égal.

JULIETTE, *s'opposant.* Mais vous ne pouvez pas!

LE BARON.

Air de *Julie.*

Eh quoi! malgré ce temps qui me taquine,
Je ne puis rien casser de précieux!
Ah! si j'étais empereur de la Chine,
Combien je me porterais mieux!
Sur toute chose, en mes jours de migraine,
Ayant droit de vie et de mort,
Je casserais mes ministres d'abord,
Et puis toute ma porcelaine.

JULIETTE. Vous feriez de belles affaires!

LE BARON, *à part.* Oh! non, jamais je ne lui pardonnerai la manière dont elle m'a parlé cette nuit, la cruelle, la perfide!

JULIETTE (4). Perfide! qui donc?

LE BARON, *s'emportant.* Qu'est-ce que tu dis? qu'est-ce qui te parle à toi?

JULIETTE, *effrayée.* Personne! personne!

1 J. le B.
2 Le B. J.
3 J. le B.
4 Le B. J.

Digitized by Google

LE BARON. Si fait, c'est moi qui te parle; réponds, réponds tout de suite.

JULIETTE. Mais, monsieur le baron!..

LE BARON. Ce matin, en rentrant, mon neveu était-il bien en colère lorsqu'il a su que la comtesse avait passé la nuit au bal?

JULIETTE. Il n'a rien dit devant ses gens; mais à la manière dont il m'a regardée en se retirant dans sa chambre, j'ai bien vu qu'il était furieux.

LE BARON. Et la comtesse?

JULIETTE. Elle est rentrée à cinq heures, fort triste; et elle m'a demandé presque en tremblant : M. le comte est-il rentré? — Oui, Madame. — Vous lui avez dit que j'étais chez ma tante? — Oui, Madame. — Et qu'a-t-il répondu? — Monsieur a répondu : Ah! et il est allé se coucher.

LE BARON. Mais elle, elle, ta maîtresse?

JULIETTE Elle en a fait autant.

LE BARON. Ah! j'étouffe! j'étouffe! de l'air, Juliette, de l'air.

JULIETTE. Mais, monsieur le baron, la fenêtre est ouverte.

LE BARON (1). Alors, ça ne me suffit pas... je vais me jeter dans l'eau.

JULIETTE. Vous noyer?

LE BARON. Non... je vais prendre un bain de lait, aussi bien tout le monde dort ici, et je reviendrai dans la journée.

JULIETTE. C'est ça, Monsieur, allez vite, car bien sûr, il va faire de l'orage.

LE BARON. S'il va en faire!.. mais regarde-moi donc! tu verras l'électricité en personne.

Air des *Chaises brisées*.

Dans cet état, je crois,
Que je réduirais tout en poudre,
Je recèle la foudre...
Ne t'approche pas de moi.
(*A part.*)
De sa rigueur extrême,
Je dois venir à bout,
Il faut qu'aujourd'hui même
Ici, je frappe un grand coup.

(*Un violent coup de tonnerre se fait entendre à la cantonade.*)

ENSEMBLE.

LE BARON.
Dans cet état, je crois,
JULIETTE.
Dans cet état, je crois,
Il réduirait tout en poudre,
Il recèle la foudre...
Il faut prendre garde à moi.

(*Le baron sort.*)

1 J. le B.

SCÈNE II.

JULIETTE, *seule*. Parle!.. tais-toi!.. perfide!.. qu'est-ce que tout cela veut dire? et que se passe-t-il ici!.. Monsieur au bal d'un côté... Madame au bal de l'autre.

LE COMTE, *en dehors*. Vous êtes un faquin, je vous chasse!

JULIETTE. La voix de M. le comte!

BOURGUIGNON, *en dehors*. Mais, Monsieur...

LE COMTE. Sortez!

JULIETTE. Il chasse Bourguignon!

LE COMTE, *entrant vivement et s'adressant à Juliette*. Sortez! (*Juliette sort.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, *seul, avec une agitation croissante*. Être allée au bal, et malgré ma défense!.. ah! je lui prouverai bien que je suis le maître!.. Que dira-t-elle pour s'excuser? que je l'avais laissée seule?.. mais pouvais-je donc la conduire à un bal de jeunes officiers! ne l'avais-je pas prévenue! ne savait-elle pas où j'étais? oh! dans tout ceci je reconnais la main qui la dirige et la pousse... aussi, pour couper le mal dans sa racine, je viens de signifier à ce digne baron d'Esparville, que désormais notre porte lui serait fermée; et il sera furieux, mais moi aussi, je suis furieux...

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Ah! c'est vous, Monsieur!

LE COMTE, *à part*. La voilà!

LA COMTESSE. Vous êtes matinal pour un homme qui a passé la nuit.

LE COMTE. Trêve d'ironie, Madame; je ne suis plus d'humeur à faire assaut de gentillesses avec vous.

LA COMTESSE. Mais voilà quelque temps que je ne vous trouve plus gentil.

LE COMTE. Encore une fois, Madame, je parle sérieusement et je vous ordonne de me répondre de même.

LA COMTESSE. Vous m'ordonnez?..

LE COMTE.

Air du *Plastron*.

Oui, morbleu! je vous l'ordonne.
Il se peut qu'un pareil mot,
Dans ma bouche vous étonne,
Mais j'ai droit de parler haut.
Je pourrais, envers ma femme,
Être inconstant sans remords
Et mes torts mêmes, Madame,
N'excuseraient pas vos torts.
Je suis un parfait modèle
De toutes les vertus; mais,
J'ai le droit d'être infidèle,
Droit que vous n'aurez jamais.

Digitized by Google

Car une femme infidèle,
Fait rire de son mari,
Si le mépris est pour elle,
Le ridicule est pour lui.

D'une faiblesse crédule,
Le monde me punirait,
Si le monde est ridicule
Ce n'est pas moi qui l'ai fait.

Vous devez savoir en somme,
Comment on juge ici-bas,
Bref, Madame, je suis homme,
Ou bien je ne le suis pas!

Enfin, je suis le seul maître,
Le seul maître, entendez-vous!
Et vous devez vous soumettre
Aux ordres de votre époux.

LA COMTESSE. Vous avez fini, Monsieur?

LE COMTE. Oui, Madame.

LA COMTESSE. Ainsi, j'ai donc un maître! tous ces noms de compagne, d'amie, d'épouse, enfin tous ces vains titres qui me faisaient croire à la douce union des cœurs, à l'égalité de nos droits, tout cela n'était que mensonge! vous le dites, et je vous crois, notre position n'est pas la même... Toutes les lois sont pour vous, tous les droits sont de votre côté; eussiez-vous tous les torts, fussiez-vous même infidèle, je devrais me trouver suffisamment honorée du titre de votre épouse... Enfin, Monsieur, vous êtes le maître et je suis l'esclave... c'est très-bien. Mais permettez que je m'étonne d'entendre ce langage pour la première fois. Quoi! vous êtes venu dans ma famille, vous m'avez entourée de soins, de prévenances, vous me parliez à genoux comme à une idole, et à présent l'idole est une esclave... Trois semaines après j'étais votre épouse et vous me juriez encore que j'étais souveraine et maîtresse, et maintenant la maîtresse a un maître!.. en vérité, Monsieur, il eût été loyal de m'en prévenir. Aujourd'hui, il est trop tard pour faire valoir des droits que je ne vous ai donnés sans condition que parce que je vous les donnais par ignorance. Si la loi est pour vous, convenez que la loi est injuste, et contre les lois injustes, je me révolte.

LE COMTE. Madame!

LA COMTESSE.

Air de la *Robe et des bottes*.

Oui, la révolte m'est permise.
Contre vos droits je me révolterai;
Je fus longtemps à vos ordres soumise,
Dès aujourd'hui je m'en affranchirai.
La femme est faible et son tyran la brave;
Mais tout fort, tout puissant qu'il est,
Il vient un jour où ce maître est l'esclave
De l'esclave qu'il opprimait.

LE COMTE. C'est donc une déclaration de guerre?

LA COMTESSE. C'est plus encore, c'est le commencement des hostilités.

LE COMTE (1). Oh! prenez garde... si vous me forcez à devenir un tyran, je ne sais pas ce que je suis capable de faire!

LA COMTESSE. Et que feriez-vous donc, Monsieur?

LE COMTE. Ce que je ferais?.. dès ce jour, je vous défends de sortir d'ici.

LA COMTESSE. Vous me défendez...

LE COMTE. Je vous le défends.

LA COMTESSE. Ah! c'en est trop! (*Elle frappe du poing sur le guéridon qui est au milieu du théâtre; une tasse de porcelaine tombe et se brise... A partir de ce moment le tonnerre gronde et se fait entendre jusqu'à la fin de l'acte.*)

LE COMTE. Ah! Madame se venge en brisant la porcelaine que je lui ai donnée! c'est juste! pas d'émeutes sans barricades. Eh bien! Madame, je vous aiderai à en faire. (*Il casse une autre tasse.*)

LA COMTESSE. Je ne l'ai pas fait exprès... mais puisque vous me donnez l'exemple... (*Elle casse une autre tasse.*)

LE COMTE. Ah! morbleu! je n'aurai pas le dernier.

LA COMTESSE. Ni moi non plus. (*Ils brisent tout jusqu'au sucrier... Le baron entre sur ce dernier effet.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE BARON, *puis* JULIETTE.

LE BARON. Ah! l'on casse ici! ah! l'on brise ici! ça se trouve bien. (*Prenant un meuble et le brisant.*) Allez donc! (*Brisant un autre meuble.*) Et allez donc!

LE COMTE. Mon oncle!

LA COMTESSE. Que faites-vous?

LE BARON. Je me soulage et je me calme... Ah! l'on m'écrit des lettres d'injures! (*Renversant d'autres meubles.*) Et allez donc! et allez donc!

LA COMTESSE, *à elle-même, avec une sorte d'effroi.* Ah! mon Dieu! vite quelqu'un! (*Elle sonne vivement.*)

LE COMTE. Mais il est fou!

LE BARON. Encore! toujours ce mot! Eh bien! oui, c'est vrai... je suis fou... fou de rage! Ah! tu m'écris de cette façon-là, toi?.. Eh bien! oui, et je le dis devant toi, ta femme est trop bonne... Montrez-vous, Madame, aidez-moi à briser... (*Regardant autour de lui.*) Qu'est-ce que nous pourrions bien briser?

JULIETTE, *entrant.* Madame a sonné?

LE BARON. Juliette! je vais briser Juliette. (*Elle pousse un grand cri et se sauve.*)

ENSEMBLE.

Air : *La maîtresse d'été et la maîtresse d'hiver.*

C'est un bruit infernal,
C'est vraiment à rompre la tête,

1 Le C. la C.

Digitized by Google

Et dans ce bacchanal,
Nous n'entendons plus la tempête.

LE BARON.

Adieu, je quitte ces lieux,
Je les quitte, furieux;
Je me vengerai, morbleu!
De mon coquin de neveu.

LE COMTE, *au baron.*

Sortez à l'instant!

LE BARON.

Eh quoi! le malheureux, il ose...
Je veux, en sortant,
Casser encore quelque chose.

REPRISE.

Quel bruit infernal, etc.
(*Le rideau tombe sur la comtesse évanouie et sur le baron et le comte près d'en venir aux mains.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

GRANDE PLUIE.

Même décor que le quatrième, mais préparé pour une assemblée de famille; des fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE. Non, ma nièce, non, pas de pitié!

LA COMTESSE. Mais, ma tante...

LA MARQUISE. Pas de pitié, vous dis-je, montrez-vous digne de votre sang, qu'il ne soit pas dit qu'une fille de notre maison ait pardonné les outrages d'un mari (1)!

LA COMTESSE. Eh! mon Dieu, sais-je seulement de quel côté sont les torts?.. tous deux irrités, tous deux hors de nous, nous avons cédé à l'entraînement; mais si vous saviez que de larmes j'ai versées depuis hier!..

LA MARQUISE. Des larmes?

LA COMTESSE. Oh! oui, ma tante, car je connais Georges, et moi-même je mourrai plutôt que d'avouer en sa présence que je me repens de ce que j'ai pu dire ou faire; c'est donc une rupture, une séparation inévitable.

LA MARQUISE. Et c'est votre faute, ma nièce... si vous aviez suivi mes conseils, si vous aviez tenu votre mari à distance, si vous l'aviez traité, en un mot, comme je traitais feu M. le marquis de Lansac, jamais il ne vous eût dit: Je veux être le maître... Vouloir être le maître... jour du ciel!.. si M. de Lansac avait osé afficher une pareille prétention, je l'eusse fait jeter par la fenêtre par ses propres laquais.

LA COMTESSE. Mais pourtant, ma tante, un mari!...

LA MARQUISE. Eh bien! qu'est-ce que c'est que ça, un mari? c'est un homme que la loi, les préjugés, les convenances nous ont imposé; mais justement parce qu'il est imposé, nous nous devons à nous-mêmes de protester contre son pouvoir... Est-ce qu'une femme doit dire à son mari: Je t'aime! est-ce que j'ai jamais rien dit de tout cela à feu M. le marquis de Lansac?.. toutes nos aïeules, de mères en filles, ont, sur le chapitre de leurs sentiments, laissé leurs maris dans une ignorance complète.

Air: *Daignez m'épargner le reste.*

Ils étaient, l'histoire le dit,
Et l'histoire n'est pas menteuse,
Ils étaient tous, avec esprit,
D'une confiance flatteuse.
Pour leurs femmes leurs cœurs battaient
Animés d'un respect modeste,
Soumis et tendres, ils étaient...
Mais vous savez ce qu'ils étaient,
L'histoire le dit de reste.

LA COMTESSE. Eh bien, c'est possible, c'est ma faute, mais à présent le mal est fait... comment le réparer?

LA MARQUISE. En rompant... on ne répare pas ce qui est irréparable; on rompt, on brise des liens qui sont des chaînes... toute la famille est convoquée; dans une heure elle s'assemblera; et dans une heure... (*Petit bruit à la cantonade.*) je crois entendre...

LA COMTESSE (1). Lui, peut-être!

LA MARQUISE. On vient de ce côté.

LA COMTESSE. Je me retire.

LA MARQUISE. C'est cela, laissez-nous seuls.

LA COMTESSE. Oh! de grâce, ne l'irritez pas!

LA MARQUISE. Enfant!.. faible cœur!

LA COMTESSE, *à elle-même en sortant.* Oh! si l'on nous sépare, j'en mourrai.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, *puis* LE COMTE.

LA MARQUISE, *regardant à la cantonade.* C'est lui!.. à nous deux... (*Elle remonte la scène.*)

LE COMTE, *entrant, sans la voir.* Ah! la maudite journée!.. au dehors, la pluie, et dans mon cœur une tristesse (2)....

1 La M. la C.

1 La C. La M.
2 Le C. La M.

Digitized by Google

LA MARQUISE. A quoi pense-t-il?

LE COMTE. Advienne que pourra... ce n'est pas au moment dangereux qu'il faut hésiter, et pourtant...

LA MARQUISE. Monsieur le comte.

LE COMTE. Oh! vous étiez là, madame la marquise!

LA MARQUISE. Avant que le conseil de famille se rassemble, je devais, moi, la plus proche parente de madame la comtesse, faire une dernière démarche auprès de vous...

LE COMTE. Une démarche...

LA MARQUISE. Ma nièce me quitte.

LE COMTE. Eh bien?

LA MARQUISE. Plus indignée, plus furieuse que jamais.

LE COMTE. Ah!

LA MARQUISE. Elle a senti se réveiller en elle cette noble fierté, qu'un lâche amour avait étouffée dans son cœur; elle a compris...

LE COMTE. De grâce, madame la marquise, ne récriminons pas. La famille va s'assembler, elle sera juge entre nous; et, dût ma conduite encourir le blâme général, pas d'éclat, pas de scandale... qu'une séparation à l'amiable...

LA MARQUISE. A l'amiable! c'est-à-dire à huis-clos, pour que tout le monde ignore vos indignités, vos outrages!

LE COMTE. Madame!

LA MARQUISE. Non, non, du scandale, au contraire! que tout Versailles, que le monde entier sache la noble conduite du comte de Bernis!

LE COMTE. Vous sembliez oublier, Madame, que ce grand scandale dont vous me menacez ne peut être compromettant que pour votre nièce... c'est pour elle seule que je le redoute; et, si vous y tenez, il sera fait selon vos désirs.

LA MARQUISE. Dans notre famille, monsieur le comte, nous portons la tête trop haut pour redouter un éclat... Quand nos yeux se baissent, c'est pour regarder au-dessous de nous, et le bruit qui se fait en bas arrive à peine jusqu'à notre dédain.

LE COMTE. Est-ce pour me dire cela que vous êtes venue?

LA MARQUISE. Non, sans doute, et puisque vous-même n'avez aucun pardon à nous demander, (*Geste du comte*) je me retire.

LE COMTE, *saluant*. Madame la marquise...

LA MARQUISE, *saluant*. Monsieur le comte... (*Arrivée au fond, elle salue de nouveau, et sort furieuse, en disant:*) Oh! s'il était mon mari!

SCÈNE III.

LE COMTE. Vieille folle!.. c'est elle et ses pareilles qui, par leur sottise... Une séparation!... moi me séparer d'elle, de ma Laure, de ma femme!.. Mais, que faire? céder?.. le demander, ce pardon qu'on exige?.. mais à quel prix me sera-t-il accordé? Toute mon existence asservie aux caprices d'une femme... moi, devenir un autre marquis de Lansac! oh! jamais...

Air de *M. Montaubry ou Petit oiseau* (Des Robes Blanches).

Au dehors le ciel est sombre,
Et je sens, par ce temps affreux,
Que mon cœur se couvre d'ombre...
Des larmes roulent dans mes yeux.
Tout porte à la mélancolie,
Tout vient accroître mes douleurs;
Là-bas, j'entends tomber la pluie,
Ici, je sens couler mes pleurs. (*Bis*)

LE BARON, *en dehors, éternuant*. Atchi! oh! la! là! aïe... oh!

LE COMTE. Qu'entends-je?

LE BARON (1). Du secours! à l'aide! aïe! (*Éternuant.*) Atchi!

LE COMTE. Encore lui!

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE BARON.

LE BARON, *il est mouillé et d'une pâleur affreuse; apercevant le comte*). C'est pour en mourir, ah! c'est... c'est... c'est... c'est... atchi!

LE COMTE, *furieux*. Encore vous!..

LE BARON. C'est comme ça que tu me dis Dieu vous bénisse!

LE COMTE, *exaspéré*. Que le diable vous emporte et toute la famille!

LE BARON, *criant*. Aïe, oh! ah!.. un siége..... corne de bœuf! Ah! quel élancement. (*Geignant.*) Ah! ah! ah! c'est passé, tu peux me dire tout ce que tu voudras... je n'ai plus même l'énergie de la colère, je... je... je... Atchi!

LE COMTE. Dieu vous bénisse, mon oncle... Eh bien! qu'est-ce que je dis donc?

LE BARON. Ne te reprends pas, car j'en ai grand besoin, va!.. Figure-toi que j'étais dehors quand l'averse a commencé, j'aurais dû la prévoir, car je souffrais déjà comme un damné... enfin, me voilà surpris par une pluie battante sans pouvoir trou... trou... trou... (*A chaque mot il fait une grimace pour éternuer, mais l'envie se passe, et il continue :*) trouver un carrosse... Me mettre à l'abri sous une porte-cochère, c'eût été vouloir y mourir de douleurs rhumatismales... je fus donc obligé de patauger, de barboter, de crier, de beugler et d'éternuer jusqu'à la porte... et maintenant, si tu veux me donner des pantoufles et une douillette...

1 Le B. le C.

Digitized by Google

LE COMTE, *frappé d'une idée.* Ah!.. mon oncle, vous allez me suivre, et si vous acceptez mes conditions...

LE BARON. J'accepte tout pour une douillette.

LE DUC, *en dehors.* Par ici, par ici, madame la baronne.

LE COMTE. On vient : nos ridicules parents sans doute... venez, mon oncle.

Air : *Polka d'Etling.*

Au conseil de famille
Il faudra qu'à l'instant
Votre éloquence brille.

LE BARON.

Bon, je suis éloquent,
Pour que ton chagrin finisse
Je veux avoir aujourd'hui
Beaucoup d'éloquence
(*Éternuant.*)
Atchi!

LE COMTE, *achevant le couplet.*
Dieu vous bénisse!

(*Ils sortent à droite.*)

LE VALET DE CHAMBRE, *qui est resté au fond.* Par ici, Messieurs, par ici.

SCÈNE V.

LE DUC, LA DUCHESSE; *toute la famille représentée par des originaux :* COMMANDEURS, VIEILLES, DOUAIRIÈRES, *en tout une dixaine de personnes; ensuite* LA MARQUISE DE LANSAC.

CHOEUR.

Air : *Polka des Sept Billets.*

Allons, assemblons-nous,
Et que la justice préside
Au conseil qui décide
Du sort des nouveaux époux!

REPRISE.

Allons, etc.

LE DUC. Ne trouvez-vous pas, mes chers parents, qu'il est bien triste de se voir, à chaque instant, obligé de se prononcer sur des bisbilles conjugales?

LA DUCHESSE. Il est certain qu'on est aujourd'hui d'une susceptibilité!

LE DUC. De notre temps les maris et les femmes s'arrangeaient entre eux, ou se dérangeaient, sans déranger personne.

Air : *Tout le long de la rivière.*

Jamais Monsieur ne demandait
A Madame : qu'avez-vous fait?
De son côté, jamais Madame
A Monsieur n'adressait de blâme;
Madame et Monsieur librement
Se conduisaient séparément.
On a su vivre, avec cette indulgence,
Pendant tout le temps qu'a duré la Régence,
Tout le long, le long de la Régence.

LA DUCHESSE.

Même air.

Maintenant Monsieur, bel et bien,
Gronde Madame pour un rien;
De son côté Madame gronde,
On entend grogner tout le monde,
On boude même en s'épousant;
Et pour les époux d'à présent
Le mariage est une pénitence
Tout le long, le long de l'existence,
C'était bien plus gai sous la Régence.

LE DUC. Au moins les querelles ont cela de bon, qu'elles précèdent un raccommodement, et je gagerais que nous sommes ici pour une réconciliation.

LA MARQUISE, *qui est entrée pendant cette phrase.* Vous vous trompez, monsieur le duc... c'est impossible.

TOUS. Impossible!

LA MARQUISE. Les choses en sont venues à ce point que toute reculade serait un déshonneur pour la famille.

TOUS. En vérité!

LA MARQUISE. Il y a eu sévices, injures, bris de porcelaine.

LE DUC. Y a-t-il eu voies de fait?

LA MARQUISE. Ah! monsieur le duc, dans notre famille, on ne se bat pas à coups de poing.

LE DUC. Eh bien, votre famille a tort; sous la Régence, nous rossions le guet, nous rossions nos belles, nous rossions tout.

LA MARQUISE, *avec hauteur.* Mais vous ne rossiez pas vos femmes, j'espère?

LE DUC. Non, non, marquise, nous les respections trop pour cela, c'étaient leurs amants qui les rossaient.

LA MARQUISE. Assez, je vous prie... Germain, faites prévenir M. le comte, que l'heure est sonnée, et que nous attendons. (*A Juliette qui se tenait au fond avec Germain.*) Juliette, prévenez vite madame la comtesse; et vous monsieur le duc, soyez grave : chaque époque a ses vertus et ses défauts, regrettons le temps passé, s'il est regrettable, mais n'oublions pas qu'il est passé.

LE DUC. Ce sera facile! (*A part.*) Nous n'aurons qu'à nous regarder.

GERMAIN, *rentrant.* Monsieur le comte!

JULIETTE, *rentrant.* Madame la comtesse!

LA MARQUISE. Plus un mot!

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE COMTE, LA COMTESSE, *puis* LE BARON, *en robe de chambre, pantalon du matin, pantoufles fourrées.*

CHOEUR.

Air : *Polka des Sept Billets.*

Observez le silence
Pendant cette séance ;
Il faut en conscience
Juger ce procès-là.

LA COMTESSE.

Malgré moi je tremble déjà,

LE COMTE.

J'hésite en sa présence.

LE BARON.

J'aurai plus d'éloquence
Sous ce costume-là.

REPRISE.

Observons le silence, etc.

(*Pendant ce morceau, tous les parents ont pris place sur des siéges; la marquise est au milieu, le duc et la douairière à ses côtés, les parents aux ailes, le comte et la comtesse aux extrémités sur des siéges détachés, le baron dans un coin, à côté du comte.*)

LA MARQUISE. J'ai été la tutrice de madame la comtesse, et c'est en cette qualité que je prends la première la parole dans ce débat. Chargée par mon frère, Edmond de Lansac, de veiller à l'éducation, au mariage, au bonheur de sa fille... je viens accuser M. le comte de Bernis d'avoir rendu ma nièce la plus malheureuse des femmes.

LA COMTESSE, *vivement.* Mais non, ma tante.

TOUS. Hein !

LA COMTESSE, *très-troublée.* C'est-à-dire oui, depuis quelque temps...

LE DUC. Ah! ce n'est que depuis quelque temps! Voyons, cher comte... qu'avez-vous à répondre ?

LE COMTE. Très-peu de chose. Madame est allée au bal sans ma permission... je lui ai déclaré que cela ne me convenait pas; pour toute réponse, Madame a brisé ma porcelaine, j'ai fait sa partie... en deux mots, voilà tout le procès.

LE DUC. A votre tour, comtesse.

LA COMTESSE. Monsieur ne vous dit pas que le premier il est allé au bal sans moi; que ce bal auquel je suis allée était donné par ma tante, chez elle, et que Monsieur, rentré longtemps avant moi, pouvait et devait venir m'y rejoindre, et...

LE BARON, *intervenant* (1). Mais ce que ne vous disent ni Madame ni Monsieur, c'est qu'ils s'adorent.

TOUS. Hein !

LE COMTE. Mon oncle!

1 La C. le B. le C.

LA COMTESSE. Monsieur !

LA MARQUISE. Baron !

LE BARON. Osez donc me démentir !.. Oui, vous vous adorez, et je n'en veux pour preuve que votre voix qui tremble en parlant, que vos yeux fatigués encore des larmes qu'ils ont versées.

LE COMTE. Moi !

LE BARON. Oui, toi comme elle, et parbleu! l'amour en a fait pleurer de plus forts et de tout aussi braves : témoins Hercule et le dieu Mars.

LA MARQUISE. Baron !..

LE BARON. Eh bien ! c'est vrai, mon neveu a brisé des tasses, ma nièce a brisé des tasses, et moi aussi j'en ai brisé, ce jour-là, des tasses! eh bien ! qu'est-ce que ça prouve ? ça prouve que le temps était à l'orage, pas autre chose.

TOUS. A l'orage !

LE BARON. Supposez un temps calme, un air doux, un ciel pur : Monsieur et Madame reviennent du bal où chacun d'eux est allé séparément. « Bonjour, mon ami, t'es-tu bien amusé? — Mais oui, beaucoup, et toi? — Pas mal, merci. » Voilà tout. Mais par un temps d'orage, tout devient contrariété, nos sentiments sont comme les nuages qui s'amoncellent tempétueux; si quelque chose les heurte, va te promener! c'est la foudre qui éclate, qui renverse et qui brise tout... eh bien ! elle a éclaté, elle a renversé, elle a brisé de la porcelaine, c'est un malheur, mais, pour ma part, je ne vois pas le moindre mal à ça. (*A part.*) J'espère que voilà assez d'éloquence pour une douillette.

TOUS. Eh! mais... (*Ils se lèvent.*)

LA MARQUISE. C'est assez faire preuve de patience, et j'espère que personne ici n'a pris au sérieux les plaisanteries de M. le baron ; et maintenant il ne nous reste plus qu'à déclarer qu'il y a lieu à séparer à jamais deux cœurs si peu faits l'un pour l'autre.

LA COMTESSE. Nous séparer !.. oh! non, jamais...

LE COMTE. Qu'entends-je?

LA MARQUISE. Qu'est-ce à dire?

LA COMTESSE. J'ai eu tort, je le sens, et j'en conviens...

LA MARQUISE. Juste ciel !

LA COMTESSE, *pleurant.* Je n'ai écouté que le dépit de la colère... mais c'est vrai, M. le comte m'avait prévenue, et moi, moi seule... Monsieur le comte, voulez-vous me pardonner ?

LE COMTE. Te pardonner, moi! mais je suis le seul coupable, mais c'est moi qui te demande pardon... Vivre sans ma femme!.. Ah! je ne veux plus les retenir ces larmes qui m'étouffent! vois, je pleure, je pleure, et je ne rougis pas de pleurer...

LE DUC. Je pleure aussi.

LA DUCHESSE. Et moi aussi.

LE BARON. Et moi aussi.

TOUS. Et moi aussi.

Digitized by Google

LA MARQUISE. Ma parole si je ne pleure pas! *(Ici toute la famille tire son mouchoir et chacun se mouche. On entend au dehors la pluie tomber à verse.)*

LE BARON. Oh! comme ça tombe! comme ça tombe!

LA COMTESSE, *à son mari à genoux*. Georges!

LE COMTE. Ma femme!

LA COMTESSE. Dans mes bras!..

LE COMTE. Ah! toujours! et tu seras la maîtresse, entends-tu, la seule maîtresse.

LA COMTESSE. Non, c'est toi qui seras le maître.

LE COMTE. Non, toi!

LA COMTESSE. Non, toi!

LE COMTE. Toi!

LA COMTESSE. Toi!

LE BARON. Ils vont se disputer maintenant à qui sera le maître! Vous serez maîtres tous les deux, là!

LE COMTE ET LA COMTESSE. Oui, tous les deux.

LE DUC. Eh bien! marquise, j'avais raison, c'est un raccommodement.

LA MARQUISE. Que voulez-vous, l'influence des passions!

LE BARON. Vous vous trompez, marquise, c'est l'influence du temps... voyez, le baromètre retourne au beau.

LE DUC. Et quand se redisputeront-ils?

LE BARON. Au premier temps sec.

LE DUC. Au premier temps sec?

LE BARON. Oui, mais pour se raccommoder au premier beau temps.

LA COMTESSE, *au public*.

Air : *Je sais attacher des rubans.*

Tous les auteurs vivent avec
Un baromètre variable

LE COMTE.

Tantôt il marque le très-sec.

LE BARON.

Tantôt un orage effroyable.

LE COMTE.

S'il marque beau temps, quel plaisir!

LA COMTESSE.

Quel effroi, s'il marque tempête!

LE COMTE.

Lorsque la pièce va finir

LA COMTESSE.

Tâchez qu'au beau fixe, il s'arrête.

CHOEUR FINAL.

Polka nouvelle.

Quand toute querelle est terminée,
Que cette journée
Chère à l'hyménée
De cette alliance fortunée
Fasse pressentir
A jamais l'heureux avenir!

FIN.

LAGNY. — IMPRIMERIE DE VIALAT ET Cie.

Digitized by Google